

Beyrouk

SAARA

roman

elyzad

**PRIX CHEIKH HAMIDOU KANE
PRIX LES AFRIQUES**

2023

elyzad

Saara

Du même auteur

Et le ciel a oublié de pleuvoir, roman, éditions Dapper, 2006.

Nouvelles du désert, nouvelles, Présence africaine, 2009.

Le griot de l'émir, roman, Elyzad, 2013.

Le tambour des larmes, roman, Elyzad, 2015. Prix Kourouma, Prix du Roman Métis des Lycéens.

Je suis seul, roman, Elyzad, 2018. Prix Ahmed Baba de la littérature africaine.

Parias, roman, Sabine Wespieser, 2021.

Le silence des horizons, roman, Elyzad, 2021.

Ouvrage publié avec le concours de l'Institut français de Tunisie.

Beyrouk

Saara

roman

elyzad

SAARA

Je crois que les habitants de cette cité ont emprunté une voie qui les mène ils ne savent où. Les gens deviennent aveugles et se perdent, les routes ne savent plus où aller. La vie a pris un nouveau visage, les gens marchent sans relever la tête, ils discourent sans se regarder, ils veulent mettre des noms sur des choses qui n'ont pas véritablement de noms, ils vous disent « rien n'est comme avant » mais ils ne peuvent même pas expliquer où est le « rien » et où est l'« avant », et pour tromper leurs angoisses, ils se barricadent dans leurs facilités, plaisirs ou prières ; mais ils ont tous les yeux pointés là-haut, vers la Montagne, là où, dit-on, des choses étonnantes se passent.

Et moi aussi qui me crois différente, je sens parfois de vagues inquiétudes, des doutes bien souvent m'assaillent, je suis tentée de quitter ici et d'aller rejoindre ces mégalo-pôles du vulgaire où s'est enfuie ma sœur. Et pourtant je refuse de

croire à leurs inepties, je ne crains pas les montagnes, ni les djinns, ni les spectres de la nuit. C'est seulement en moi que s'agite l'inquiétude, je sens que des bonheurs s'en vont et ne reviendront plus, je sens que c'est la pierre, le vent, le ciel, les jours qui pleurent et qui se lamenteront longtemps, je sens que même les visages de ceux que j'aime s'effacent petit à petit en moi. Mais je n'ai plus personne à aimer d'amour, rien que des souvenirs ou des rencontres fugaces, mes mains ne tiennent plus un bonheur, et les élancements du cœur m'ont abandonnée. Qu'importe, me dis-je, il y a bien des lendemains heureux qui un jour m'attendront !

Je ne peux cependant rester sourde aux silences qui se font. La peur s'est installée ici, elle a déposé ses pieux dans les cœurs et dans les yeux, elle habille la ville entière de ses sombres haillons. Je ne sais que faire pour répondre à ces inquiétudes qui s'ignorent, je marche dans la rue en souriant aux gens, j'embrasse mes connaissances et je crie haut de drôles de bêtises, ma porte reste ouverte à l'oubli, mais j'entends dans chaque souffle les frayeurs du destin et je vois chacun tourné vers la Montagne d'où nous parviennent les cris. Moi, je regarde ailleurs et feins de ne rien entendre.

Oui, le spectre est, disent-ils, très fort qui habite là-haut, les djinns des nouveaux temps

nous entourent et menacent nos vies. Nos cœurs, notre foi, nos champs, nos eaux, et même nos prières fondent face aux cris monstrueux qui peuplent les cimes et inonderont, c'est sûr, bientôt la vallée. Personne n'ose plus affronter les chemins pierreux qui mènent hors de la cité. On dit que les animaux qui s'aventurent là-bas ne reviennent plus, et que les puits là-bas se sont taris et que les arbres se sont courbés dans des craquements douloureux, et que les lézards là-bas ont grossi démesurément et sont devenus des monstres, et que les chacals ont vu naître des ailes et des dents acérées, et que même les gouttes de pluie qui tombent si rarement sont salées comme des larmes.

Moi, je ne veux pas sombrer dans la peur qui nous lie. Je sais bien que tout cela n'est que billesées nées de cerveaux primitifs. C'est parce que nous n'arrivons pas à expliquer tous nos malheurs que nous les attribuons à des monstres ou à la Montagne ou à des corps étrangers, le ciel qui oublie de pleuvoir, les vents de sable trop nombreux, les oueds qui se dessèchent, les enfants qui naissent difformes, et même les prix qui s'envolent, tout cela nous heurte trop fort et nous sommes désemparés parce que nous ne comprenons pas.

Il faut dire que moi non plus je ne me retrouve pas aujourd'hui dans cette cité que j'aime

pourtant. Moi aussi je suis morte parce que rien ne répond plus aux échos de mes douleurs secrètes.

J'ai depuis longtemps été du côté des sourires, des joies de la chair, des frissons heureux qui bâillonnent les angoisses et qui refoulent les mauvaises pensées. J'ai toujours pris le parti du cœur et n'ai jamais cru à leurs imbéciles sentences. J'ai juré un jour d'abattre les murs des illusions qui me séparent de la vie. Car j'en ai eu, des illusions ! Mais elles ont été effacées par les mensonges, les trahisons, les faux sourires, et les beaux corps luisants. Et quand ils ont écrasé l'espoir en moi, j'ai décidé d'épouser le moment, de plonger dans l'éternité éphémère des joies qui s'évanouissent chaque instant et qui, le lendemain, se réveillent. Je suis une courtisane. Courtisane ? Un bien beau mot, je suis une garce en vérité, même si j'aime parfois choisir mes amants.

Je reviens à nos peurs. Elles sont d'autant plus lourdes que nous ne savons pas mesurer le poids du fardeau que nous portons. Parce qu'au loin, nous ne voyons rien, la Montagne ne montre pas sur ses cimes les masques de l'horreur, elle est là, bien calme, placide, imposante et muette,

elle arbore toujours au matin ses couleurs étincelantes, elle se pare chaque après-midi de ses robes dorées, je ne vois pas affichés sur ses pierres les signes de l'inquiétude. Et pourtant il est vrai qu'à la nuit tombée, des cris nous parviennent. Est-ce suffisant pour créer cette peur ? Non, il y a quelque chose de plus profond et que je ne comprends pas encore. Enfin, moi, je vide mes mauvaises pensées et j'essaye de vivre.

Vivre, ce n'est en vérité plus très facile ici, les habitants se cloîtent dans leurs maisons et leurs préjugés, les hommes n'osent plus s'amuser au grand jour, les regards se font de plus en plus méchants, les envieuses, ces femmes qui cachent leurs pulsions et leurs échecs derrière des mots, élèvent la voix, partout les portes se ferment, mais moi, ce ne sont pas les paravents qui m'empêcheront de marcher.

Non, je sais aller où je veux, je le crois du moins, parce qu'il y a déjà longtemps, je me suis libérée des injonctions, des tons qui montent, des doigts menaçants, la liberté m'a choisie, ses servitudes aussi, pas de père, pas de mère, pas de cousins hargneux, je suis restée seule, très jeune encore, et cette solitude m'a façonnée, construite, déconstruite, décalcifiée.

C'est ma mère qui est partie d'abord. J'avais juste cinq ans, elle a abandonné un mari violent et deux filles qu'au dire des voisins elle chérissait

pourtant. Elle s'est peut-être convaincue que les cris, les insultes, les horions, n'étaient pas supportables, que vivre ensemble ne s'accommode pas de violence et qu'il vaut mieux quitter ses amours que de devoir chaque jour pleurer. Je ne crois pas au récit de notre vieille voisine, Emma, elle affirme que ma mère ce jour-là a pris à témoin le quartier entier : « Je ne veux plus le voir, je le hais, je rejette tout ce qui vient de lui, même nos filles, je ne les veux plus, ces petites qui sont le fruit du viol et qui lui ressemblent d'ailleurs, j'ai horreur de tout ce qui lui ressemble, de tout ce qui peut me rappeler sa personne que j'exècre. » Non, elle n'a sans doute pas dit cela, mais quand même, elle nous a abandonnées. J'ai du mal à me souvenir de son visage, seulement cette éraflure au front, une marque bien visible qui ne l'enlaidissait pas, cependant je me rappelle la dernière nuit, les pleurs dans la chambre et puis ses cris, et puis quand elle est sortie presque nue en hurlant dans la rue, et les bruits, et les gens du quartier qui s'agglutinèrent autour d'elle pour la protéger. Ce fut la dernière fois que je la vis, elle s'en alla sous la protection de nos voisins, et le lendemain mon père dut devant le cadi accepter le divorce.

Nous restâmes avec notre père. Il ne nous frappait pas au début, mais il nous faisait peur, nous tremblions quand il nous regardait et

perdions la parole, il ne s'adressait à nous qu'en grognant, et nous répétait à chaque instant que notre mère n'était que souillure et que nous tenions d'elle, certainement. Nous ne sortions jamais, sauf pour aller à l'école, et là encore il nous suivait parfois, pour s'assurer que nous avions pris le bon chemin. Nous subîmes des marâtres, des femmes qu'il épousait et emmenait à la maison, elles ne nous aimaient pas, parce que notre père ne nous manifestait aucun intérêt, sauf une, elle s'appelait Samia, elle était très jeune, et elle nous apprit à nous coiffer, à nous farder, à sourire même, elle nous apprenait aussi de belles chansons, elle prenait notre défense quand notre père nous grondait, mais elle est partie un jour où il l'avait frappée, elle avait répondu à ses coups, et toute la nuit ce ne fut qu'insultes et empoignades, nous l'entendions crier : « Tu n'as pas le droit de me frapper », et puis « Tu es un monstre, tu es et resteras un monstre », et puis « Même tes filles, tes propres filles si jolies, si gentilles... », et le reste se perdait dans le vacarme. Le lendemain à l'aube, elle claqua la porte et ne revint pas. C'est après son départ que notre père devint plus violent, plus colérique. Nous acceptions ses grondements hystériques, ses bourrades, puis il commença à nous frapper. Nous grandîmes quand même un peu, je me sentis devenir femme et j'étais

excédée par ses colères continuelles, sa violence, je ne supportais plus de vivre dans la peur, je refusais surtout de le voir toucher à ma petite sœur. Et un jour où il se ruait vers elle pour une raison futile, je me plaçai entre eux et le repoussai violemment. Je n'avais pas conscience de ma force, sa tête heurta le chambranle de la porte et il perdit connaissance, ma sœur poussa de hauts cris et pleura, moi, je ne m'affolai pas, je lui versai de l'eau sur la figure, il ouvrit les yeux et ce qu'il vit le bouleversa : moi, le regard volontaire, décidée à ne plus jamais accepter sa tyrannie. Et il perdit, je crois, ses ressorts ce jour-là, il n'ouvrit plus la boutique, il n'alla plus aux champs pour cueillir la luzerne et la menthe, il tomba dans une espèce d'apathie dont il ne sortit jamais. Il perdit ensuite l'usage de la parole, puis celui du mouvement, c'est comme si nous étions devenues encore une fois orphelines ; et nous le devînmes vite car il sombra sans bruit un matin où je m'efforçais de lui faire boire un peu de lait. Je lus comme un appel dans ses yeux qui s'éteignaient, comme une supplication et je pus lui dire avant qu'il ne s'en aille que nous lui pardonnions, et je crus à ce moment qu'il mourait heureux.

Nous nous prîmes en charge. En fouillant dans tous les coins, je découvris un petit pécule qu'il avait soigneusement caché, et je décidai de

faire revivre la boutique attenante à la maison qu'il avait négligée. J'achetai donc quelques marchandises à Ahmedou le grossiste du marché, juste les besoins de notre modeste quartier, du thé, du sucre, du riz, des bonbons et pour imiter les bons commerçants, j'écrivis au-dessus de la porte la formule usuelle « Le crédit est mort, paix et salut sur son âme ». Ma sœur trouva du travail comme ménagère dans une auberge située à l'orée de la ville, elle se levait très tôt et ne revenait que le soir. Dans ma toute petite boutique, les clients ne se pressaient pas et je passais beaucoup de temps à papoter avec les filles, assises derrière le comptoir. J'appris que je plaisais aux hommes parce qu'ils s'attardaient souvent pendant leurs achats, parce que certains me complimentaient et que certains même me composèrent des vers. Cela me faisait sourire mais la tête ne me tournait pas. Nous menions, ma petite sœur et moi, une vie calme, nous étions pauvres mais nous disposions la plupart du temps de l'essentiel. Tout semblait devoir aller, nous étions presque heureuses, esseulées, c'est vrai, mais éloignées des tourments, nous étions solidaires et fortes, enfin je le croyais. L'absence de notre mère ne nous pesait pas trop. Nous ne savions pas ce qu'elle était devenue et nous n'avions plus envie de savoir, parce que nous nous le répétions chaque soir : si elle nous

aimait vraiment, elle se serait manifestée à la mort de notre père. Peut-être avait-elle construit une autre famille, engendré d'autres enfants ?

Nous n'avions peur de rien, tout le quartier nous protégeait, le voisinage louait notre courage et notre sérieux, et la nuit nous dormions serrées l'une contre l'autre mais sans inquiétude. Puis un soir où je n'avais pas fermé tôt la boutique, je vis fondre sur moi le spectre qui allait m'habiter longtemps, toujours. La porte claqua et je n'eus pas le temps de pousser un cri, le désarroi, la peur, la souffrance, la peau violentée, cruentée, le sentiment d'être déchirée, les membres éparpillés aux quatre coins, ma peau tendue, des mains qui me bâillonnent et d'autres qui fouraillent en moi, mes habits en lambeaux, les glaives qui me déchirent, et puis la peur, la souillure, et cette sensation de vide, d'abandon définitif, d'affreuse, de douloureuse solitude, le monde m'avait livrée aux griffes de l'innommable, je suis morte, d'une fin honteuse parce que j'ai vu mourir en moi ce qui ne devait appartenir qu'à moi. Je me traînai jusqu'à la maison et pleurai toute la nuit, en silence. Le lendemain je ne sus me plaindre, je tus mon malheur, même à ma petite sœur. J'avais honte, je n'osai proclamer à la face du monde que j'étais devenue détritrus, que j'avais été terrassée par des crapules. Ensuite, qui me donnerait raison ? Ils étaient des garçons bien

nés, les meilleures familles de la ville, et moi... Ils nieraient, ils auraient des témoins et moi je passerais pour une vilaine fille qui avait voulu faire chanter des enfants de riches. Qui donc oserait prendre mon parti ?

Je délaissai la petite boutique qui resta plusieurs jours fermée, puis je vendis à perte tout ce qu'elle contenait, je me croyais finie, au fond du désespoir. Mais un autre coup du temps devait me frapper : ma petite sœur s'en alla. Elle quitta la ville aux bras d'un étranger de passage, elle ne m'avertit même pas de sa désertion, juste un mot que l'aubergiste me tendit : « J'ai rencontré l'homme de ma vie, je suis partie avec lui. Ne m'en veux pas, je t'aime. » Et moi, ne suis-je pas la sœur de ta vie, ai-je jamais fermé les yeux quand tu avais de la fièvre, ai-je jamais dormi sans te sentir à mes côtés, n'ai-je pas affronté notre père, la peur de notre enfance, pour toi, ne me suis-je pas sacrifiée, pour toi, n'ai-je pas sommeillé le ventre creux pour que tu manges à ta faim ? Je fus atterrée par cet abandon, cette trahison, je me répétais parfois. Et pourtant je n'ai jamais cessé un seul moment de penser à elle, tu me quittes pour un amour, mais ne suis-je pas amour ? Les amours ne peuvent-ils pas coexister ?

Pour ne pas devenir folle, pour ne pas rester longtemps seule dans une maison trop grande, j'invitai une vieille cousine sans enfants à habiter

avec moi et je nouai amitié avec Mina, plus âgée que moi mais souriante, accueillante et pleine d'humour. Je la fréquentais chaque soir pour échapper à l'ennui et fuir mon désarroi. Elle recevait chez elle quantité de jeunes hommes et de jeunes femmes, des interminables soirées de thé, de la musique, celle qu'on écoute et celle qu'on danse, des conversations qui se voulaient policées et d'autres qui se voulaient osées, des clins d'œil langoureux, des poèmes qui s'inventaient ou se clamaient, je découvris émerveillée une facette de la vie qui n'était pas sueur, efforts, abandons, violences, disette de tout. Mina me couvrait comme une petite sœur, c'est vrai elle m'envoyait acheter du pain, des friandises, des plats préparés dans un restaurant, c'est vrai, elle me demandait souvent de faire du thé, c'est vrai, parfois elle me parlait comme à sa petite bonne, tout est vrai, mais j'étais heureuse de cette ambiance toujours joyeuse, de cette ferveur de vivre qui m'était inconnue. Petit à petit, j'appris un nouveau langage fait de sous-entendus, d'ironie, de subtilités qui n'ajoutaient rien aux mots et qui les couvraient de joli mystère. Je fus émerveillée, happée par cette société que je n'imaginai pas et j'appris à me farder, à m'habiller, à parler surtout la langue des « bonnes gens ».

Et puis un jour où je m'apprêtais à sortir, je trouvai Hamza devant ma porte. Il était un ami

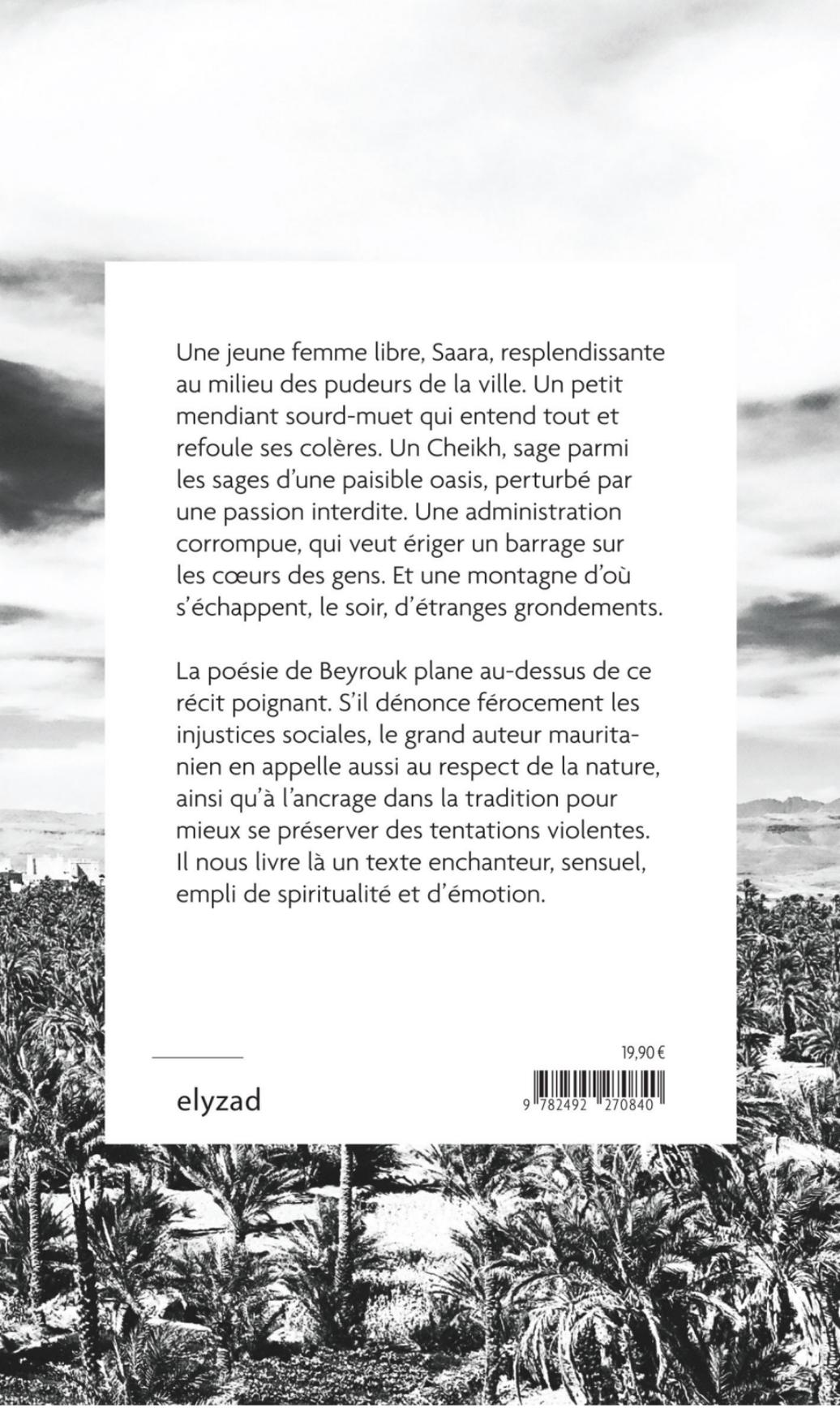
intime de Mina, un amant peut-être, un enfant de riche, « un bon parti » comme ils disent, il n'était pas vraiment beau mais il était élégant et avait de l'esprit. Je ne sus que décider, l'inviter à rentrer ? Non, c'était impossible, alors je lui dis d'un air tremblant : « Qu'es-tu venu faire ici, Hamza ? »

Ce n'étaient pas là, je le sentis, les mots appropriés. C'était comme si je supputais une démarche malhonnête de sa part. Ce n'est pas ainsi qu'on accueille les visiteurs. Et puis, me dis-je, c'est peut-être simplement Mina qui a hâte de me voir et qui l'a envoyé me chercher. Mais Hamza ne perdit pas de temps : il me déclara aussitôt son amour. Il rêvait de moi depuis longtemps, il voulait m'aimer, me protéger, me servir, m'épouser pourquoi pas, et soudain, alors que j'étais encore effarée par ses propos, il m'embrassa. Je ne sus le repousser très vite, un flux m'envahit et figea mes gestes et mon esprit, et lorsque je me repris, je courus vers Mina comme pour chercher sa protection. Hamza me suivit et quand nous rentrâmes ensemble, au même moment, je lus aussitôt l'étonnement, puis la colère sur le visage de mon amie, j'avais honte, j'avais l'impression d'avoir trahi, volé quelque chose, et Hamza, loin de se sentir gêné, s'approcha de moi et me susurra à l'oreille des mots d'amour, là, devant elle, j'essayai de m'éloigner de lui, il se

rapprocha encore et Mina vit là une fausse affectation de ma part, un jeu cruel, alors elle hurla : « Sors d'ici, vilaine garce, voleuse d'hommes ! » Je protestai, je jurai, elle criait encore, et Hamza me prit la main : « Sortons d'ici, laissons-la ! » Je ne voulais pas le suivre, je ne voulais pas que Mina se méprenne, mais elle refusa de m'entendre. Je sortis en sanglotant et giflai Hamza quand il tenta de m'embrasser encore.

Hamza n'eut de cesse de revenir, je refusai de lui ouvrir ma porte. Je me demandais comment renouer les liens avec Mina, elle m'avait toujours bien accueillie, elle m'avait soutenue, elle m'avait sauvée des angoisses qui m'étranglaient. Mais partout dans la ville, elle racontait que je n'étais qu'une vilaine fille, que derrière la candeur que j'affichais se cachaient les ongles et les crocs d'une vilaine sorcière, que je lui avais pris son meilleur ami, son fiancé presque. Je fus ulcérée par ces propos, j'en ressentais l'injustice, j'en léchais les blessures chaque jour pour atténuer ma douleur. Puis un soir, rentrant chez moi, je trouvai Hamza installé sur une natte, débitant des histoires drôles à ma vieille cousine qui n'arrêtait pas de rire. Il avait de l'humour, c'est vrai, et une joie de vivre qui me conquit. Dès lors commença une idylle que je crus voir durer, Hamza me comblait d'amour et de présents, des voiles de soie au tissu des plus fins, des robes dont je n'avais jamais

rêvé, des chaussures, des parfums de marque, j'entrais grâce à lui dans un monde imaginaire, il meubla la maison entièrement, il en dalla la cour, il en fortifia les murs, il en changea les portes. Ma maison devenait grande, méconnaissable, j'étais une princesse gâtée et Hamza l'émir de mes nuits. Mais le rêve s'envola bientôt, la famille de Hamza intervint pour arrêter ses folies, il n'était pas question pour eux d'alliance avec une fille sans nom, ils lui couperaient les vivres, ils le chasseraient de leurs conforts, ils le priveraient de leur nom, ils le maudiraient devant Dieu et devant les hommes ; sa mère m'envoya même une lettre d'insultes à laquelle je ne répondis pas, j'essayai de le retenir : « Je travaillerai, tu travailleras, nous nous marierons, nous n'aurons besoin de personne, peut-être pas riches, mais heureux, et je serai la meilleure des épouses », je criais pour ne pas être vaincue, je pensais que les armes de mon cœur valaient celles de l'argent et d'un nom sclérosé par les ans. Hamza me quitta, penaud, couard, incapable de défendre ses amours, ployant sous les poids des siens, je le méprisai, je lui crachai à la figure quand il vint s'excuser. Je compris que l'indépendance, la liberté, supposent des cœurs et des esprits ardents, et je jurai de les avoir toujours, un cœur et un esprit ardents.



Une jeune femme libre, Saara, resplendissante au milieu des pudeurs de la ville. Un petit mendiant sourd-muet qui entend tout et refoule ses colères. Un Cheikh, sage parmi les sages d'une paisible oasis, perturbé par une passion interdite. Une administration corrompue, qui veut ériger un barrage sur les cœurs des gens. Et une montagne d'où s'échappent, le soir, d'étranges grondements.

La poésie de Beyrouk plane au-dessus de ce récit poignant. S'il dénonce férocement les injustices sociales, le grand auteur mauritanien en appelle aussi au respect de la nature, ainsi qu'à l'ancrage dans la tradition pour mieux se préserver des tentations violentes. Il nous livre là un texte enchanteur, sensuel, empli de spiritualité et d'émotion.

elyzad

19,90 €

